

La violence : l'expérience d'une traversée...

ACAT – Rassemblement départemental du Gard-

Pour introduire mon témoignage sur la violence comme l'expérience d'une traversée, je me permets de mettre en exergue cette réflexion de Florence Taubmann lors de ses prédications sur les ondes de France Culture au cours du « Carême Protestant » en avril 2006 qui reste toujours d'actualité :

Mais la question se pose autrement aujourd'hui, avec le déferlement médiatique des images, tant de fiction que d'information, qui nous font quotidiennement boire à la source de la violence, de la haine et de la destruction. Nous sommes parfois comme anesthésiés, tellement habitués à voir des scènes d'horreur, à les côtoyer, les tolérer, malgré tous les beaux discours effarouchés qui en appellent à la paix et à la non-violence ! Car l'écran qui donne à voir le terrible spectacle du monde est en même temps un écran protecteur. Il nous protège, en premier lieu, de cette stupeur saine face à l'horrible¹.

Je vous invite à « traverser » l'écran pour vous rendre au cœur d'un des massacres en masse du 20^è siècle : celui des Khmers rouges au Cambodge. Nous y pénétrons avec mon vécu, le vécu d'une femme, femme internée par le pouvoir totalitariste, femme réfugiée politique en France en 1980, femme disciple du Christ et citoyenne française aujourd'hui.

Nous le ferons en trois étapes. En premier lieu, je vous parlerai de la violence dans son processus de déshumanisation. La deuxième étape abordera de « cette stupeur saine face à l'horrible » qui envahit l'être des victimes. Et je terminerai par l'accueil d'une Présence qui se fait Parole, Parole qui rétablit la dignité de toute victime de la déshumanisation.

1)- La violence comme processus de déshumanisation

J'ai survécu à la barbarie meurtrière des Khmers rouges au Cambodge, qui sévissait de 1975 à 1979. Le régime communiste des Khmers rouges ne dura que trois ans, huit mois et vingt jours exactement. Mais, en quatre années à peine, ce régime a battu deux records : celui de la brièveté d'un régime communiste et celui du pourcentage le plus élevé de la population exterminée.

Le 6 juin 2003, un accord conclu entre le gouvernement du Cambodge et le Secrétaire général des Nations-Unies, prévoit que les derniers dirigeants Khmers rouges seront jugés par une juridiction hybride associant des juges internationaux et des juges cambodgiens. Cette juridiction est connue sous le nom de CETC « Chambres Extraordinaires au sein des Tribunaux Cambodgiens » ou « Tribunal des Khmers rouges ». Le premier procès a débuté le 17 février 2009, procès d'un régime totalitaire qui a fait de mon pays d'origine, la terre d'essai d'une idéologie meurtrière. Voici quelques verdicts de cette juridiction :

- 3 février 2012 : Condamnation à perpétuité de Duch, coupable de crimes contre l'humanité et d'atteintes graves aux Conventions de Genève pour son rôle dans les exécutions, les actes de torture et autres crimes perpétrés à grande échelle sous le régime des Khmers rouges. Duch commandait à l'époque la prison de

¹ Florence Taubmann- *Une incroyable prière, les lamentations de Jérémie*- Olivétan- p. 14

sécurité S-21 à Phnom-Penh, où ont été torturées et tuées au moins 14.000 personnes.

- 7 août 2014 : Condamnation à perpétuité de deux anciens responsables Khmers rouges : Nuon Chéa (88 ans) ex-numéro 2 du régime et Khieu Samphan (83 ans) ancien chef d'état du Kampuchea Démocratique, pour avoir planifié et supervisé la déportation des habitants de toutes les villes du Cambodge, le 17 avril 1975 et les jours suivants. Une déportation qualifiée de crime contre l'humanité.
- 16 novembre 2018 : Reconnaissance officielle, comme responsables de crimes qualifiés de « génocide », de ces deux individus : Nuon Chéa (92 ans) et Khieu Samphan (87 ans). Ce jugement portait sur la volonté des Khmers rouges de cibler les Vietnamiens ainsi que les Chams, une minorité musulmane résidents dans le pays. Avant cette date, les CETC avaient qualifié les crimes des Khmers rouges de « politicide » et de « démocide » : politicide car le régime commençait par massacrer une catégorie de personnes capables de résister à leur politique totalitariste, et démocide qualifiait ce gouvernement massacrant son propre peuple par la famine, la torture, les manques de soin.

La mémoire du Cambodge est aujourd'hui une mémoire collective blessée par ces massacres de masse. Lors du 1er procès, en 2009, le Tribunal des Khmers rouges a validé un nombre de victimes s'élevant à 2 millions de morts pour une population de 7,9 millions en 1975, soit un quart de la population anéanti. Parmi ces 2 millions de morts se trouvaient mon époux, mon père, mes deux frères et mon beau-père, pour ne citer que les plus proches.

En tant que victime de la politique de purification et d'extermination des Khmers rouges, j'ai participé en 2004 au colloque de présentation des CETC à la jeunesse khmère à Phnom-Penh, colloque organisé par l'ONU. Nous étions dix intellectuels khmers survivants de ce massacre devant les étudiants de l'Université Royale de Phnom-Penh. Nous prenions conscience, alors, que la parole fut tarie en nous pendant de longues années par les violences physiques et psychologiques subies. Mais nous réalisons aussi que tout témoin de crime contre l'humanité a une grande responsabilité envers la société. La responsabilité de trouver un canal discursif pour communiquer à la génération suivante l'inacceptable. Ce canal discursif demande à chaque témoin, un travail important sur soi, un travail psychologique, un travail spirituel afin que les mots soient justes. Des mots justes pour partager les blessures de la mémoire.

Les questions de la jeune génération khmère envers nous, les témoins, furent :

- Comment cela a-t-il été possible ?
- Comment peut-on arriver à tuer des millions d'individus sans défense ?
- Pourquoi les faire souffrir, les violer, les martyriser avant de les détruire ?

Des questions légitimes qui habitent le cœur de personnes n'ayant pas vécu le meurtre de masse, le génocide. Ces questions légitimes demandent aux témoins de dépasser leurs émotions personnelles, pour analyser, pour comprendre le processus de basculement dans la violence.

Le 17 avril 1975, le Cambodge basculait dans la violence absolue, la violence instituée en système étatique. L'état se donnait la mission d'instaurer « l'homme nouveau dans une société nouvelle ». Une société autarcique, purement khmère, fermée à toute influence étrangère surtout occidentale. Cette utopie meurtrière conduisait à mettre en place « une chasse aux sorcières » par une politique de poursuite systématique et une persécution organisée envers les intellectuels. À la tête de cette société nouvelle se trouvait *Angkar* (*organisation* en cambodgien). L'*Angkar* subjuguait alors tout le pays : *Un immense appareil de répression et de terreur qui fut un amalgame de Parti, Gouvernement et État, non pas dans le sens habituel de ces institutions, mais avec un accent particulier sur le caractère mystérieux, terrible et impitoyable. Ce fut, d'une certaine manière, un pouvoir politico-métaphysique, anonyme, omniprésent, omniscient, occulte, semant la mort et la terreur en son nom.*²

Ce *pouvoir politico-métaphysique* commençait par une première vague de purge suivie par la déportation et l'esclavage. Les Khmers rouges effectuaient leur première purge sur les éléments qu'ils estimaient impossibles de gagner à leur révolution : tous les officiers de l'armée républicaine, nombre de fonctionnaires, propriétaires terriens, chefs d'entreprise, membres de professions libérales, dignitaires de la hiérarchie bouddhistes. Mon époux (directeur d'une succursale bancaire), mon père (propriétaire d'une entreprise d'exploitation de bois), mon frère aîné (député de la République khmère), mon beau-père (conservateur du musée national), mon oncle (maire d'une commune de la province de Battambang) furent ainsi massacrés. Seuls ceux qui furent assimilés à la classe ouvrière et paysanne, c'est-à-dire au prolétariat, purent survivre à cette première purge.

Cette première violence fut suivie par la déportation en masse de la population civile. En vingt-quatre heures, cette population fut victime d'un cataclysme sans précédent : les citoyens des villes et bourgades se virent ainsi dépouillés de leurs biens et contraints de partir vers les campagnes. Professeur de philosophie, directrice de l'Institut National de Traduction à Phnom-Penh, je fus ainsi déportée, réduite à l'état de vagabondage. Le peuple des villes fut désigné par l'*Angkar* comme « peuple impur » ; nous perdions alors notre citoyenneté, nous n'étions plus protégés par la moindre loi. Toutes les institutions d'État – gouvernement, services administratifs, tribunaux, police- étaient abolies. Ne restaient plus que l'armée rouge et ses diverses composantes pour faire régner l'ordre de la terreur. Nous, ce peuple impur, perdions tous nos droits. Nous nous demandions si nous avions encore le droit d'exister. Il ne nous restait plus que l'obligation d'obéir promptement et aveuglément, tel le bœuf que les Khmers rouges nous citaient comme exemple de docilité et d'endurance au travail. Nous formions alors cette population désarmée, réduite à l'état de troupeau de bêtes de somme.

L'*Angkar* khmer rouge menait une politique de collectivisation totale. Dans leur idéologie, la fraternité fut sacrifiée sur l'autel de l'égalité. Une égalité qui gommait toute différence, qui enfermait tous le « je » dans le même moule, qui transformait chacun de nous en « objet » de l'*Angkar*. Nous n'étions plus vraiment humains, nous étions devenus de simples choses ! *La violence c'est ce qui fait de quiconque une chose. Quand elle s'exerce*

² Philippe Short, *Kampuchéa démocratique, stade ultime du communisme ?* Communisme 2008, n° 95/96, p. 16

jusqu'au bout, elle fait de l'homme une chose, au sens le plus littéral, car elle en fait un cadavre !³

La révolution consistait à inverser l'ordre hiérarchique établi, les riches, les puissants et les religieux devant désormais se soumettre à des adolescents-soldats fanatisés. La rééducation consistait en de longues heures de travail manuel pour construire une société idéale. Cette utopie meurtrière s'accompagnait par le contrôle absolu de la nourriture : personne n'avait le droit de faire à manger pour soi-même. Les repas se prenaient dans des cantines coopératives. Toute cellule familiale fut détruite. Le jour de la déportation, j'étais enceinte de deux mois. J'accouchai d'une fille dans l'année : je n'avais pas le droit d'allaiter que mon bébé. Les mères se voyaient obligées d'allaiter tous les bébés de l'État, nous étions des « mamans attirées de l'Angkar ».

Chaque soir, après une journée harassante de travail, nous devions écouter les longs prêches des cadres khmers rouges qui nous transmettaient les paroles révolutionnaires. Nous étions contraints de participer à des réunions hebdomadaires d'autocritique afin de voir notre avancée sur la voie de la conscience révolutionnaire. Nous proclamions haut et fort les slogans de l'Angkar avant chaque réunion. Voici les slogans qui martelaient notre crâne, souvent rasé à cause des poux :

- ✓ Vive l'Angkar révolutionnaire extrêmement sage et clairvoyante, et extrêmement glorieuse !
- ✓ Anéantissez l'ordre ancien, remplacez-le par l'ordre nouveau.
- ✓ L'élimination des ennemis n'est pas la conséquence d'une dérive de la révolution. C'est là son essence même.
- ✓ Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien savoir, ne rien comprendre, aimer et obéir à l'Angkar sans poser de questions.
- ✓ Les bonzes sont des sangsues, ils oppriment le peuple, ce sont des impérialistes.

2)-« Cette stupeur saine face à l'horrible »_

J'ai fait l'expérience que, dans ce programme de déshumanisation, aucun discours sur des valeurs morales ne pouvait tenir. Car les relations de solidarité et d'affection furent étouffées. Le mensonge, la délation, la trahison, le vol constituèrent souvent le seul moyen d'échapper à la mort. L'homme devint un loup pour l'homme. En ce lieu de collectivisation totale, tous mes repères de femme ont été dépassés, transgressés, violés, provoquant ainsi le naufrage de toutes mes valeurs humaines. Je me retrouvais face à l'horrible. Immergée dans une stupeur. *Les grandes catastrophes de l'histoire font particulièrement sentir et toucher cette angoisse de l'absurde, à partir de l'expérience terrible de l'effondrement d'un monde. Tout risque de disparaître avec lui, c'est-à-dire ce sens évident et assuré de la vie qui donnait sens aux autres sens⁴.*

La bouddhiste que j'étais, vivait alors un échec spirituel radical. J'étais incapable d'opposer à la violence des Khmers rouges la non-violence de ma tradition spirituelle : incapable d'accepter la responsabilité de la loi du karma selon laquelle mes malheurs seraient dus à quelque faute antérieure. Je basculai alors dans la colère, la révolte et la

³ Simone Weil, *L'Illiade ou le poème de la force*, dans La Source grecque, Gallimard, 1953, p. 12-13

⁴ Florence Taubmann- *Une incroyable prière, les lamentations de Jérémie*- Olivétan- p. 18

haine... les trois poisons spirituels, selon la tradition bouddhique. Pour ne pas me laisser anéantir par ces poisons, je m'inventais un bouc émissaire, un « *objet mental* » sur lequel déverser toute ma colère, ma haine. Un bouc émissaire bien dérisoire face au mal qui m'oppressait. Le besoin vital d'un vis-à-vis face à l'inhumain m'amenait à lui donner un nom, celui de *dieu des Occidentaux*. Je le chargeais de tous mes malheurs. Je le convoquais comme témoin de ma lutte pour survivre.

Et voici qu'au fil de ma détresse, cet « *objet mental* » devenait un compagnon de route. *Je ne fais aucune investigation philosophique ou religieuse, c'est simplement un constat. Je vérifie qu'avoir des conversations avec mon Dieu Témoin me fait du bien*⁵.

Sans le réaliser tout à fait, je faisais l'expérience d'être accompagnée dans le mal par ce *dieu des Occidentaux*, l'expérience d'une présence dans la détresse. Une expérience vécue dans le silence de l'être, au-delà des mots... *Ce silence est si étrange ! Je ne le ressens pas seulement comme une absence de bruits mais comme une absence habitée*⁶. Une absence habitée par *une voix silencieuse. Silencieuse, car ce n'est pas une clameur comme celle des furieux ; non muette, car non privée de parole*⁷. Une *voix silencieuse dans la clameur* tumultueuse et effrayante de la violence instituée en système étatique des Khmers rouges. Cette voix me restaura dans mon être de femme, elle m'apprit à ré-habiter mon corps décharné par la famine et les travaux pénibles du lieu d'internement. L'accompagnement silencieux de ce dieu des Occidentaux m'a permis de garder un peu d'humain en moi sans basculer complètement dans le monde des bêtes de somme.

Aujourd'hui, la disciple du Christ que je suis, sait que *l'accusation contre Dieu est l'impatience de l'espérance. Elle a son origine dans le cri du psalmiste : « Jusques à quand, Seigneur ? »*⁸ Se laisser happer par la stupeur face à la souffrance est la première protestation humaine qui refuse de se laisser entraîner dans la spirale de la violence. Disciples du Christ, nous attestons que Dieu est *cobelligérant* avec nous face à toute idéologie de déshumanisation.

3)- Quand la Présence se fait Parole...

1980, j'ai été accueillie en France en tant que réfugiée politique. Sans ressource, sans travail, j'ai vécu la transparence des pauvres. Je n'avais pas d'épaisseur sociale, le regard de certains « bienfaiteurs » me réduisait à un « objet de charité ». Leur charité, sincère, les rendait sourds à toute mise en garde, finement formulée par Pierre Claverie : « *Nous pouvons réduire l'autre par la bienveillance, à force de générosité*⁹. »

Mais tout simplement aussi, j'ai été accueillie par quelques rares personnes qui sont devenues des amis. Étrangère sur la terre française, j'ai besoin de connaître les recettes de la vie pratique : à quel moment faut-il acheter les tomates ? comment réussir une omelette, comment faire un lit à la française ?... Ce sont des choses vraiment « petites », mais il faut être « petit » pour « enseigner » tout cela à une étrangère, sans prendre l'air docte, sans vexer l'autre. L'apprentissage de ces petites choses je l'ai reçu auprès d'une dame de

⁵ Claire Ly, *Revenue de l'enfer*, De l'Atelier, octobre 2018, p. 106

⁶ Ibid, p. 105

⁷ Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil 2000, p.604

⁸ Paul Ricoeur, *Le mal, un défi à la philosophie et à la théologie*, Labor et Fides, p.62

⁹ Pierre Claverie, *Petit traité de la rencontre et du dialogue*, Cerf, 2004, p. 37.

soixante-quinze ans, « mémé Marie ». Sans le savoir, « mémé Marie » est l'une des personnes qui m'a ouvert le chemin de l'aventure de Jésus-Christ par son accueil simple¹⁰.

Par curiosité, par oisiveté, je lisais la lettre encyclique de Jean-Paul II *Dives in misericordia*, oubliée par erreur parmi les journaux prêtés par M. le curé. Elle a creusé en moi un désir de connaître la vie de Jésus de Nazareth. *Je m'aventure à lire l'Évangile. La vie de Jésus, le Nazaréen, me séduit beaucoup. J'aime la liberté qui se dégage de cet homme, il n'est prisonnier d'aucune convention, qu'elle soit religieuse ou sociale*¹¹.

Dans le silence de ma lecture solitaire de l'Évangile, la vie de Jésus de Nazareth m'émut profondément. Ce fut un temps de silence et de tête à tête intime avec le Fils de l'homme, qui me rappela la présence silencieuse du dieu des Occidentaux dans le camp de rééducation des Khmers rouges. Je me situais comme simple auditrice du Rabbi Jésus.

La façon d'être de Jésus m'a libérée de la frustration. La vie du Nazaréen m'a aidée à surmonter l'angoisse, une angoisse vissée au corps de chaque immigré, une angoisse née de la perte de « l'accord du pied et de la terre » évoquée par Albert Camus. L'immigrée a rencontré en Jésus un frère en humanité, lui aussi « demandeur d'asile » : « *Il est venu chez les siens, mais les siens ne l'ont pas accueilli*¹² ». Il était lui aussi marginal : il meurt « *rejeté hors de la ville*¹³ ».

Rejetée de mon pays natal, obligée de demander l'asile à la France, je disais que Jésus était un maître à ma taille : lui, il a connu la colère, la tristesse et l'angoisse devant la souffrance ; alors que je gardais du Bouddha, l'image d'un maître parfaitement serein ayant dompté toutes les émotions, trop éloigné de ma condition de femme.

La rencontre avec l'Évangile m'a poussée à sortir de mes « bulles ». *Dès que Jésus rencontre quelqu'un, l'amour agit en lui de telle sorte que ce quelqu'un a envie de sortir de lui-même, soit sortir du péché, soit sortir du jugement porté sur lui, soit sortir de ses infirmités : il sort.*¹⁴

Cette sortie a creusé en moi l'envie de mieux connaître la religion catholique ; elle m'a pressée à aller « voir » le déroulement d'une messe. Au cours de cette célébration, j'ai fait l'expérience, aussi saisissante qu'inattendue, d'un « retournement » intérieur qui se traduisait par un changement profond dans mes désirs de femme. L'auditrice veut maintenant suivre Jésus. Un désir de devenir disciple s'installe dans mon être. Ce changement de désir est une expérience indicible, au-delà de toute parole. C'est une rencontre « ultime » à accueillir et non à expliquer. Car l'initiative de cette rencontre me dépasse ; elle vient de plus loin, de plus haut que moi ; elle ne m'appartient pas. *L'expérience de Dieu ne se laisse pas objectiver, elle est un mouvement, un passage, une pascha, une pâque*¹⁵. Cette rencontre ultime a été une véritable pâque, un passage ; elle m'a amenée à faire la demande du baptême à l'Église catholique de France. J'ai reçu le sacrement de baptême le 24 avril 1983 à l'église de Saint-Hilaire de Brethmas, un petit village à côté d'Alès.

¹⁰ Claire Ly, *Revenue de l'enfer*, De l'Atelier, octobre 2018, p. 155

¹¹ Ibid., p. 163

¹² Évangile selon saint Jean 1,11

¹³ Évangile selon saint Marc 15, 20

¹⁴ Pierre Claverie, *Petit traité de la rencontre et du dialogue*, Cerf, 2004, p. 55

¹⁵ Raimon Panikkar, *L'expérience de Dieu*, Albin Michel, mai 2002, p. 129

Trente-sept ans se sont écoulés. Aujourd'hui j'appartiens au Christ sans contestation, mais cette appartenance ne fait pas de moi une amnésique. J'apprends à habiter mon être de femme dans toute la splendeur de mon histoire. Une histoire marquée par la Présence silencieuse du Dieu des Occidentaux dans le fracas de la violence idéologique. Une histoire qui s'ouvre quand cette Présence se fait Parole par la vie de Jésus de Nazareth. J'ai fait l'expérience d'être accompagnée, délivrée et relevée !

En ce temps difficile de crise sanitaire mondiale, j'apprends à balbutier avec Claude Geffré ces autres noms de Dieu : *Car Dieu est aussi celui qui défatalise l'histoire de chacun d'entre nous. Nous vivons à un âge spirituel où il faut apprendre aux hommes à invoquer Dieu non comme leur suprême utilité mais comme s'il était un autre nom de la liberté et de la grâce dans leur vie*¹⁶.

Et j'ai l'audace d'espérer : *Si le christianisme est fidèle à la religion de Jésus, alors il est une religion d'avenir parce qu'il rejoint en tout être humain l'aspiration à se libérer de toute violence, y compris la violence du sacré*¹⁷.

Claire Ly- ISTR de Marseille.

Auteur de

- *La mangrove, à la croisée des cultures et des religions*, Éd. Siloë, Octobre 2011.

- *Retour au Cambodge, Chemin de liberté d'une survivante des Khmers rouges*, Éd. de l'Atelier, 2007

- *Kosâl et Moni, Enfants du sourire*, Éd. Siloë, Novembre 2007.

- *Revenue de l'enfer, Quatre ans dans les camps khmers rouges*, Éd. de l'Atelier, 2002.

www.clairely.com

¹⁶ Claude Geffré, *Le christianisme comme religion de l'Évangile*, Cerf 2012, p.168

¹⁷ *Ibid.*, p. 62